



LES PUCES DE SAINT-OUEN, C'EST REPARTI MAIS AU RALENTI

DEPUIS SA RÉOUVERTURE MI-MAI, LES PARISIENS FIDÈLES SONT REVENUS. EN ATTENDANT LE RETOUR DES ÉTRANGERS, QUI REPRÉSENTENT SOUVENT 40 % DE LA CLIENTÈLE, IL FAUT FAIRE LE DOS ROND POUR PASSER LA CRISE.

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

Premier marché de l'antiquité du monde, les puces de Saint-Ouen ont accueilli jusqu'à 5 millions de visiteurs par an, au pic de l'activité! Avec ses quinze marchés, Saint-Ouen incarne cet esprit français que les étrangers nous envient tant. Mais depuis le Covid-19, ces derniers, qui affluaient par milliers le week-end, ne sont plus là. Et ils ne sont pas près de revenir même si «des containers de dizaines de mètres cubes sont partis récemment en direction de Los Angeles où des marchands comme John Nelson ont l'habitude d'acheter aux puces depuis toujours», assure Soraya Chouder de la société de transport Esi. La perspective de revoir Américains, Asiatiques et même Chinois est liée à l'évolution de la pandémie. «Il va falloir faire le gros dos jusqu'à la rentrée, voire plus, en attendant un retour à la normale pas avant 2021», estime Lila K, figure de Paul-Bert-Serpette avec ses lustres et miroirs

vénitiens.

L'annulation en septembre de La Biennale Paris au Grand Palais puis celle du salon Maison & Objet à Villepinte est

un coup dur, ces deux événements faisant venir aux puces un afflux de décorateurs, d'architectes d'intérieur et de collectionneurs internationaux. «Ce n'est pas la première crise que nous traversons depuis les années 1990, explique Jean-Cyrille Boutmy, qui a racheté en 2014 les deux marchés Paul-Bert et Serpette, en l'agrandissant d'une parcelle pour le stockage. Nous avons exonéré les mar-

chands de trois mois de loyer (autour de 1000 à 1200 euros pour des espaces de 17 m² en moyenne) ce qui va leur permettre de tenir jusqu'à la rentrée.»

«On sort d'une crise sanitaire majeure qui aboutit forcément à une crise économique, avec déjà une année de "gilets jaunes" derrière nous!, surenchérit Stépha-



nie Duplaix, à la direction générale de Paul-Bert-Serpette depuis trois ans. Mais la vie a repris plus vite que prévu, face au vide des salons, des foires et des déballages. Certes, nous ne sommes pas sur un rythme normal. Alors que pour une journée classique, on compte 4000 à 5000 personnes, le chiffre est tombé à 1500, en dessous de la jauge imposée. »

Au lendemain de la réouverture mi-mai, les allées étaient bien vides, dans ce marché le plus aimé du petit milieu des connaisseurs parisiens ! Elles se sont remplies, peu à peu, au fil des semaines. Nettement plus le samedi et le dimanche que le vendredi matin et le lundi où à peine un tiers des marchands ont baissé leurs rideaux. Comme partout, des mesures de sécurité ont été prises : distributeurs de gel alcoolique, masques obligatoires, distanciation imposée. Et ce, même si ce grand marché à majorité en plein air a l'avantage de rassurer...

« Un endroit magique »

Si les exposants sont heureux d'avoir retrouvé leurs habitudes, tous craignent un avenir difficile, la clientèle internationale représentant 40 %, voire plus pour certains. Mais ceux qui ont un bon carnet d'adresses veulent y croire. « Arrêtons de pleurer. Je ne connais pas un endroit aussi magique où l'on voit en une même journée Jacques Garcia, Catherine Deneuve, Alain Ducasse ou Jérôme Commandeur. Une telle concentration de personnalités du showbiz et de figures de l'art n'existe nulle part ailleurs. Et ils sont de nouveau là », observe le jeune Arthur Bruet. Ce dernier a repris, allée 7, un plus grand stand donnant sur la rue des Rosiers, juste un mois avant le confinement. Cela n'a pas empêché ce talentueux chineur qui fait 80 % de son chiffre à l'export de faire, dit-il, pendant les mois d'arrêt « six à sept ventes - même aux États-Unis ! - via Instagram et de bien amorcer la reprise grâce aux décorateurs principalement étrangers qui ont des chantiers en cours sur trois à quatre ans ».

Les Français, qui ont fait le succès médiatique des puces et ont nourri régulièrement les affaires, ont permis de faire redémarrer la saison. Acheter sur internet ne leur suffit pas, ils veulent voir, toucher, échanger avec cette grande famille aux rituels bien huilés. « Je m'y suis

précipité dès la réouverture pour faire tous les marchés, de Vernaison à Vallès, un vrai marathon de 11 heures à 18 heures, épuisant mais réjouissant ! Les puces c'est un peu comme ma maison de campagne avec son déjeuner du dimanche. Tu viens pour acheter un canapé tu repars avec un lam-padaire. Tu discutes les prix, ça fait partie du jeu. Et les brocanteurs ont toujours des histoires drôles à raconter. C'est si rare de nos jours ! », estime le décorateur Vincent Darré.

« C'est comme un passage obligé »

Ce dandy chic qui fut le dernier ambassadeur de la fête des puces milite pour que le site de Saint-Ouen devienne protégé par l'Unesco : « C'est un des cinq lieux les plus visités après le Louvre et Versailles, la mémoire de Paris comme dans le film Bric-à-Brac et compagnie où Fernandel interprète la chanson Le Père la Puce. Les promoteurs voudraient bien s'en emparer. Mais il ne faut pas que le charme des vieux marchés disparaisse. C'est pour moi un lieu d'inspiration inouï. »

Les avis sont unanimes. Tous veulent voir les puces repartir comme avant. « J'ai commencé aux puces dans les années 1980 avec Jacques Lacoste, Aline Chastel Maréchal, Philippe Jousse, Pierre Passebon, avant d'en partir neuf ans plus tard, pour m'installer rue Jacob, puis rue de Seine. Les puces, c'est comme un passage obligé pour entrer dans la cour des grands », raconte le galeriste Alexandre Biaggi. « J'ai commencé aussi avec cette génération, confirme l'architecte d'intérieur Charles Zana. J'ai vu les différentes vagues arriver. C'était comme une start-up des styles pour lancer la mode, du plastique au rotin, en passant par l'inox ou le travertin. J'aime toujours y aller, pas forcément pour acheter mais aussi pour affiner mon goût. Et puis j'adore cette fête avec tout son folklore. »

Professionnels comme simples amateurs, tous ont leurs petites habitudes dans cette famille qui se renouvelle peu (5 à 8 % par an). « C'est pour sa richesse kaléidoscopique que ce marché ne peut disparaître. C'est aussi une formidable source d'information pour savoir où et chez qui chiner », ajoute Jacques Lacoste qui vient aussi du sérail. Dans les belles années, tout arrivait aux puces, par une



chaîne bien rodée. Le développement de l'internet a tari le circuit. Dès qu'ils sont exceptionnels, les objets se vendent tout de suite, via les réseaux sociaux. La crise du Covid-19 risque d'amplifier le phénomène. Le plus dur pour les mois à venir sera de renouveler le stock qui n'a pas pu être écoulé pendant le confinement... ■



JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

Une allée du marché Paul-Bert-Serpette, samedi dernier. En temps normal, une journée classique amène 4 000 à 5 000 personnes.



Les exposants, à l'instar de l'antiquaire Jean-Michel Merlin, allée 6, stand 81, aux puces de Saint-Ouen, craignent un avenir difficile. JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO